

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 17

Artikel: La duchesse
Autor: Marrot, Paul
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255184>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

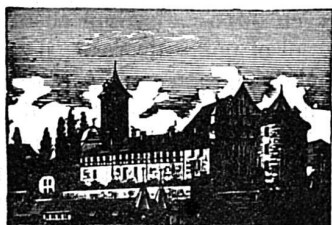
LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISSANT

A PORRENTRU



N° 17

Supplément du Dimanche 30 avril

1905

LA DUCHESSE

La commune de Faulcy-la-Rivière, dont le bourg s'étage sur un coteau, au bord de l'Isle, n'est remarquable ni par son importance, ni par son pittoresque.

Lorsque l'on arrive dans la plaine qui s'étend de l'autre côté de la rivière, après avoir passé le vieux et grossier pont de bois qui relie les deux rives, on aperçoit moins de cultures que de brandes. Mais il y a un jour dans l'année que Faulcy secoue sa langue. A la Saint-Pierre, une foire s'y tient, qui est renommée dans tout le Périgord. On y vient de loin ; et, dès le matin, acheteurs et vendeurs s'attablent sous les tentes, ou, debout, se frappent dans les mains, selon l'usage, en concluant leurs marchés.

A la foire aux affaires se joint la foire aux plaisirs qui n'est pas la moins curieuse. Les camelots installent leur éventaire, les bateleurs enlèvent des poids au milieu de la foule en cercle ; dans cette grande loge on joue la « Tentation de Saint-Antoine » ; plus loin, un charlatan sur le devant de sa voiture convie le peuple à quelque merveille : ample est le geste et sonore le boniment.

Un de ces forains les plus assidus était le grand Maigret, le docteur Maigret, comme il se nommait lui-même. Il arrivait la veille de la Saint-Pierre avec sa fille, la belle Casilda, la somnambule dont extra-lucidité était la plus surprenante qu'il fût au monde. Il s'installait sur le champ de foire dans sa voiture jaune que trainait une haridelle surmenée.

Celle-ci, attaché à un pieu fiché en terre, mangeait du bout des dents les bottelettes d'herbe ramassées, en dépit du garde, peut-être, dans les champs qui bordent la

route. La bonne bête passait ensuite sa nuit à l'écurie de la belle étoile, sans inquiétude du lendemain d'ailleurs, bien sûre de n'être point vendue ; elle était quasi garantie par sa maigreur et l'état de son poil, de tout changement de propriétaire.

Le grand Maigret était moins tranquille ; il faisait depuis si longtemps cette foire qu'il commençait à s'y user.

Depuis quelques années, la Casilda a tant prédit de choses qui ne se sont pas réalisées !

Si tous ses oracles avaient été vrais, la commune de Faulcy serait depuis longtemps devenue si importante par la richesse de ses habitants qu'elle ferait concurrence au chef-lieu pour le moins.

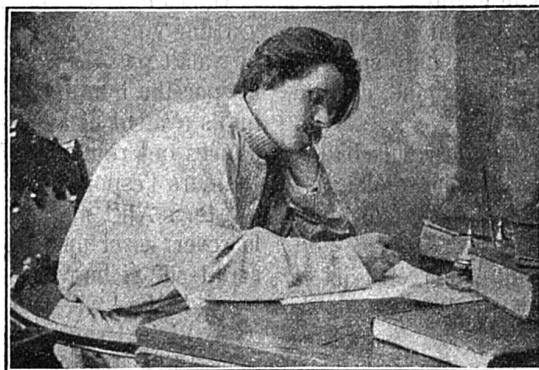
Tel qui a continué à piocher la terre habiterait aujourd'hui un château. Et tant de belles prédictions de la somnambule reconnues fausses ont diminué d'autant la clientèle de Maigret. Elle s'amointrit tous les ans. Mais le grand Maigret attribue à d'autres causes encore la diminution de cette confiance.

— Casilda, dit-il ce jour-là à sa fille, en attachant son squelette de jument au pieu, c'est la dernière fois que nous ve-

nons ici. La journée de demain ne sera pas brillante. — A quoi tient donc que, depuis trois ans, nous ne faisons presque plus d'affaires à cette foire qui était autrefois, pour nous, la meilleure ?

Casilda leva les épaules. La somnambule, qui savait tout, n'avait sans doute pas approfondi cette question qui, pourtant, devait l'intéresser par dessus tout, comme son père.

— M'est avis, reprit Maigret, que le vieux rebouteur de



Maxim Gorki (texte p. 134)

Bois-Brûlé nous fait tort.

Et, sans attendre plus que la première fois la réponse de sa fille :

— Je ne sais pas pourquoi les pauvres diables comme nous se font la guerre entre eux. On devrait vivre comme compère et compagnon ; comme compères surtout ; gageons qu'il passe son temps à démentir nos prédictions. Ne ferait-il pas mieux, le vieux coquin, de rebouter uniquement ses animaux que se mêler du destin des hommes. Non, il veut prédire, et avec son chaudron où il fait cuire des cœurs de veau piqués de clous, il réussit à en imposer. Puis il possède une cabane qui tient au sol et non une simple voiture comme moi. C'est un homme établi ; on craint ses sorts. Il en a jeté de superbes : un notamment sur l'ancien maire qui, dit-on, en est mort. C'est à considérer. Je ferais peut-être bien d'aller le voir. On causerait, on s'entendrait, on s'aiderait, on s'arrangerait au lieu de se nuire.

Chez Maigret, l'action suivait de près la parole. Immédiatement, il part pour Bois-Brûlé, à quatre kilomètres de là, pour voir le rebouteur.

Ce rebouteur habitait, près d'un bois, une cabane misérable d'où il faisait trembler les habitants de Faulcy qui venaient encore bien le trouver quand leurs bêtes étaient malades. Il eût beaucoup mieux valu les mener chez le vétérinaire : le rebouteur les tuait quelquefois, les guérissait rarement, mais il consolait toujours. Les filles du village, au retour des champs, venaient l'interroger sur ce que les filles veulent surtout savoir. Et le rebouteur n'était jamais à court. Il savait toutes les histoires à dix lieues à la ronde et il connaissait le cœur de chacun ou de chacune. Puis il jetait des sorts, c'est-à-dire qu'il ne fallait pas que votre ennemi allât le trouver, lui, le rebouteur, et lui donnât la pièce d'or pour vous nuire. Maintes gens, dans le pays, s'en étaient, disait-on, mal trouvés.

Maigret frappa à la porte, qui fut longue à s'ouvrir.

— Oh ! ne te gêne pas, rebouteur, tu n'as rien à me cacher. Je connais le métier. Je suis le grand Maigret.

Le terrible sorcier, qui tuait les maires en leur jetant des sorts, faisait cuire, en ce moment, une superbe omelette. La fumée de l'huile emplissait la cabane, et cette opération n'avait rien de démoniaque.

— Tiens, dit le rebouteur, en mettant les œufs battus dans la poêle, qui me procure la visite du célèbre Maigret, l'homme à la somnambule qui voit tout et qui prédit tout : le présent, le passé et l'avenir.

— En faisant ma tournée, j'ai voulu m'arrêter ici et voir l'illustre rebouteur, si renommé dans toute la contrée.

— Tu as quelque chose à me demander ?

— Ma foi oui... je venais...

— Assieds-toi et nous allons partager cette omelette. Elle est aux herbes... mais pas aux herbes qu'on donne à ces nigauds de Faulcy. Ah ! ah ! ah ?

Le rebouteur éclata de rire et Maigret l'imita.

— Leur en fait-on assez croire ! semblaient-ils se dire.

Et le sorcier et le charlatan se tenaient les côtes en songeant à la bêtise humaine qu'ils exploitaient, et qui leur permettait de manger ensemble une bonne omelette arrosée d'un petit vin de crû tort passable.

Car il y avait du vin chez le rebouteur, et, après l'omelette, apparut le jambon, puis de plantureuses conserves périgourdines, embaumées de truffes.

A ce compte, on devient vite camarades ; la conversation entre Maigret et le rebouteur fut rapidement des plus cordiales.

— Je vois que tes affaires vont bien, dit le charlatan... Ah ! il y a une dizaine d'années, quel bon pays pour moi !

— Oui, reprit le rebouteur, elles vont bien, mais, il était temps que j'eusse fait mon magot... J'ai vu deux fois les gendarmes, mon cher, et puis le public ne mord plus. Il y a trop de journaux et trop de vétérinaires. Chaque procès qui se juge, pour affaire de ma profession, m'enlève un client. Puis, je te dirai entre nous, sans aigreur du reste, il y a là un peu de ta faute.

— A moi ?

— Sans doute. Ta foire de Saint-Pierre d'abord, m'enlève une trentaine de visites ; ce n'est pas tout ; toi, tu as dit blanc ; moi, qui ne suis pas averti, le lendemain, je dis noir. Quelle confiance alors pouvons-nous inspirer ? On devrait s'entendre.

— Je viens ici pour te le proposer.

— Je m'en doutais... Eh bien ! ça va : nous y gagnons tous les deux. Demain soir, tu viendras me conter toute ta journée. En attendant, je vais te donner quelques détails sur les clients qui pourraient venir te voir.

Maigret mit les coudes sur la table et écouta de toutes ses oreilles.

— Je commencerai par la mère Barbeau. Tu la reconnaitras : environ soixante ans, grande, maigre, cheveux gris... Voilà le portrait ; d'ailleurs tu peux demander le nom. Celle-là viendra certainement te rendre visite.

— Il me semble la connaître, interrompit Maigret, n'est-elle pas en peine de sa fille, qui serait morte, on ne sait où ?

— Garde-toi d'insinuer à l'incomparable Casilda, la somnambule extra-lucide, que la fille de la mère Barbeau est morte. Ce serait tuer la poule aux œufs d'or. D'ailleurs ni toi ni moi ne savons au juste ce qu'elle est devenue ; et tu ferais une maladresse, sans dire même une vérité.

— Triste affaire ! observa Maigret.

Voici l'histoire, en somme : la mère Barbeau a été, il y a une vingtaine d'années, abandonnée par son mari, qui ne valait pas cher. Celui-ci, mû par une idée bizarre chez un pareille homme, enleva à la mère une jolie petite fille qu'ils avaient et l'emmena avec lui. Où ? on l'ignore. Les années ont roulé par là-dessus ; la mère Barbeau conserve toujours l'espoir de revoir sa fille, qu'elle ne croit pas morte... Ah ! mais tu vas voir : elle te demandera si elle la reverra, et quand, et comment ? Sera-t-elle pauvre, sera-t-elle riche ?

— Riche !

— Riche ! sans doute. Pourquoi faire de la peine aux gens ? Et c'est précisément ce que je lui ai promis, prédit, si tu veux, il n'y a pas quinze jours. Mais si tu veux passer pour un montreur de Somnambule comme on n'en voit pas, donne-lui mes détails : La mère Barbeau, d'après moi, verra un jour un brillant équipage s'arrêter à sa porte. Une grande dame en descendra. Elle lui dira en souriant :

— C'est moi ; bonjour ma mère !

Tu vois cela d'ici. Tu es d'autant plus sûr d'une bonne pièce avec cette histoire qu'elle y croira plus facilement, l'entendant conter de la même manière, pour la seconde fois, par deux devins différents.

(A suivre)

Paul MARROT.